Document généré le 25 sept. 2024 23:18

24 images

Comment on fait pour devenir un ange
Le fils du requin d'Agnès Merlet

Gabriel Landry

Numéro 76, printemps 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23045ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Landry, G. (1995). Compte rendu de [Comment on fait pour devenir un ange / *Le fils du requin* d'Agnès Merlet]. *24 images*, (76), 57–57.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMMENT ON FAIT POUR DEVENIR UN ANGE

par Gabriel Landry

«Vas-y, dépêche-toi», chuchote la voix qu'on entend d'abord dans le noir. Un moteur s'allume, ça part. Au volant d'un autobus, leur dernière prise, deux gamins dont on devine d'entrée de jeu que rien ne les arrête. Sur fond de comptine rieuse, l'air de partir gentiment en balade, ils s'offrent le plaisir de tout faire sauter, et lancent au grand jour leur beau trophée du haut d'un cap. Plongeon spectaculaire, casse terrible: «Putain que c'est beau quand ça pète». C'est l'ouverture explosive (l'attaque) du ***Fils du requin***, d'Agnès Merlet.

C'est un fort alcool que nous sert le film de Merlet, premier long métrage comme on en voit rarement, brûlant, vif, douloureux, tout à la fois incandescent et noir, et dont le titre n'est pas pour rien emprunté aux chants volcaniques du personnage inouï de Lautréamont. Les deux enfants terribles d'Agnès Merlet seraient, paraît-il, les doubles fictionnels d'une paire authentique d'adolescents maîtres-voyous, dont le journal *Libération* rapportait il y a quelques années les coups pendables. Je ne rappelle le fait divers que pour ajouter promptement ceci: soit que la «réalité», laissée loin derrière, ici, pour une fois ne «déclasse» pas la fiction, ainsi qu'on le voit souvent dans le cinéma des histoires vécues. Du reste, le film d'Agnès Merlet revendique avec suffisamment de vigueur la matière littéraire et cinématographique qui l'a alimenté pour qu'on ne passe pas à côté de ce travail sensible de remodelage.

Bien que la figure de l'enfant soit chez Lautréamont invariablement victimisée, ce qui est loin d'être toujours le cas dans ce film-ci, Maldoror a la plus forte ascendance. D'abord parce que l'aîné des garçons, Martin, a pour livre unique les *Chants*, objet fétiche qui ne le quitte pas et dont il se répète comme une prière amère un passage choisi: «Je suis le fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne...Je croyais être davantage! Au reste, que m'importe d'où je viens? Moi, si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être le fils de la femelle du requin [...] je ne serais pas si méchant.» Le film de Merlet trouve ici son titre, voire son «ton» (de conte cruel). La «phrase» ponctue en tout cas tout le film, et fascine d'autant plus qu'elle est répétée en voix off (voix de Martin), comme un leitmotiv toujours chargé de sens, mais différemment, d'une séquence à une autre: parole étrangère par laquelle on se découvre soi-même (dans la solitude de la clinique); voix fortifiante qui rassérène (lors de la fugue aux plans nocturnes superbes[1]); mots que Martin fait siens comme ceux d'une réplique de son cru (cf. la scène très théâtrale où il prépare son discours à Marie dans la piscine désaffectée, lieu d'élection pour les enfants qui rêvent d'être engloutis par la mer); etc. Mais il y a plus. Les tribulations des deux frères les font converger — le spectateur le pressent dès les premières séquences, puis s'en convainc très vite — vers un «but» précis, point d'ancrage de leur existence en fugues en même temps que de l'imaginaire de Martin: la mer, le «vieil océan», le «grand célibataire» des apostrophes de Maldoror, que ce dernier saluait en se demandant lequel, de l'océan ou du cœur humain, était le plus profond. Dans une séquence essentielle du film, les gamins hantent la salle obscure, comme on dit. Que vont-ils y voir? Non pas un film de casse ou de gangsters, ni Rocky ni Rambo, mais une sorte de muet reportage sur les poissons qui peuplent le fond des mers. Des plans tournés en 16 mm, que la réalisatrice réutilise plus avant dans le film: une grouillante faune sous-marine, multicolore (rouge surtout) sur fond bleu, des milliers de poissons qui virent à angle droit. Une image de la vie dans ce qu'elle conserve d'étrange et de fascinant, image pertinente dans le seul contexte du film, indépendamment de toute référence, mais derrière laquelle il est difficile de ne pas réentendre l'hymne maldororien aux profondeurs.

Cet «héritage» travaille le film de l'intérieur, mais sans l'écraser. De même, ***Le fils du requin*** ne s'embarrasse d'aucun des poncifs relatifs à l'enfance mésadaptée, et c'est peut-être là son plus grand mérite. Aucun apitoiement, rien de romantique: plutôt un regard franc, une mise en scène très nette, sans boursouflure, presque «sèche», qui témoigne d'une gestion rigoureuse des plans et projette sur les protagonistes un éclairage pénétrant. Le refus d'Agnès Merlet de moraliser (à ne pas confondre avec une absence de morale: tout film a sa morale), sa répugnance à s'inféoder au «regard sociologique», signes de maturité, lui permettent d'atteindre à la liberté d'allure ainsi qu'à la fermeté de ses meilleurs devanciers[2]. ■

1. La chaleur des couleurs des plans nocturnes est remarquable (en particulier lors de l'«évasion» de Martin) dans un film où les jours sont gris et froids.
2. On pense bien sûr à ***Zéro de conduite*** (Vigo), puis, pour la scène de l'interrogatoire qui y renvoie explicitement (avec l'interrogateur hors champ), aux ***400 coups***, même si, par ailleurs, le mariage est des plus improbable, entre une «manière» inspirée – en partie – par la lecture de Lautréamont et la marque d'une influence comme celle de Truffaut.

LE FILS DU REQUIN
France 1994. Ré.: Agnès Merlet. Scé,: Merlet et Santiago Amigorena. Ph.: Gérard Simon. Mont.: Guy Lecorne et Pierre Choukroun. Mus.: Gérard Simon. Int.: Ludovic Vandendaele, Erick Da Silva, Sandrine Blanche, Maxime Leroux. 85 minutes. Couleur. Dist.: Action Film.